

Études littéraires africaines

VOUNDA ETOA Marcelin, éd., *La Littérature camerounaise depuis l'époque coloniale. Figures, esthétiques et thématiques*. Presses Universitaires de Yaoundé, septembre 2004, 176 p. - ISBN 2-84936-005-8



Xavier Garnier

Number 19, 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041415ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041415ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Garnier, X. (2005). Review of [VOUNDA ETOA Marcelin, éd., *La Littérature camerounaise depuis l'époque coloniale. Figures, esthétiques et thématiques*. Presses Universitaires de Yaoundé, septembre 2004, 176 p. - ISBN 2-84936-005-8]. *Études littéraires africaines*, (19), 71–72.
<https://doi.org/10.7202/1041415ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Kouma, enseignant à Yaoundé : “comment, à partir de l’exploitation d’un texte littéraire, l’enseignement du français peut-il participer à l’avènement d’une société africaine marquée du sceau de la culture de la paix ?” (p. 29).

Nous sommes ici dans la suite du projet de Kourouma qui voulait “dénoncer” et inscrire son œuvre dans une revendication sociale et politique en même temps que dans un projet littéraire. À l’opposé, l’impact en France de cette œuvre qui bouscula les normes du français normé n’est pas analysé, alors qu’elle abattit bien des murs solidement érigés par les gardiens des temples de la langue et s’assura ainsi une descendance littéraire qu’il aurait été intéressant de mentionner. Le numéro d’*Interculturel Francophonies* propose des outils solidement construits, basés sur une connaissance infailible des textes, mais déconnectés des réalités des sociétés incriminées, à l’abri de l’urgence des questions posées. Il faut sans doute se réjouir de la priorité donnée à la littérarité, de la précision du démontage offert, mais ne pas oublier les autres vies possibles de textes toujours (il faut sans doute dire hélas !) en lien direct avec la vie de certains lecteurs francophones. Cette revue italienne, agréable à lire avec son grand format et son papier crème, s’adresse aux lecteurs avertis car aucun rappel biographique ou historique n’encadre les articles. Il faut espérer qu’elle trouvera de plus en plus de lecteur en France (7 mars 2005).

■ Dominique RANAIVOSON

■ VOUNDA ETOA MARCELIN, ÉD., *LA LITTÉRATURE CAMEROUNAISE DEPUIS L’ÉPOQUE COLONIALE. FIGURES, ESTHÉTIQUES ET THÉMATIQUES*. PRESSES UNIVERSITAIRES DE YAOUNDÉ, SEPTEMBRE 2004, 176 p. – ISBN 2-84936-005-8.

Les contributions de vingt-trois intellectuels camerounais, universitaires et écrivains, sont ici rassemblées pour dresser un bilan de l’évolution de la littérature camerounaise, tous genres confondus. Marcelin Vounda Etoa, qui dirige par ailleurs la dynamique revue culturelle *Patrimoine*, a regroupé ces articles en cinq parties qui ne sont pas sans correspondances entre elles : une partie sur les origines où la question de la littérature orale cohabite avec un article sur la littérature coloniale ; une partie axée sur les spécificités du territoire camerounais, les grands axes de partition nord/sud, les espaces francophone et anglophone et leurs répercussions littéraires ; une troisième partie générique rassemble des articles sur le théâtre, la poésie et la littérature d’enfance ; la quatrième partie revient de façon plus globale sur les grandes questions de statut littéraire pour la littérature féminine, la littérature nationale ou la littérature d’expression française ; enfin la dernière partie s’interroge sur la littérature de la diaspora ainsi que sur les rapports entre littérature et cinéma.

Un certain nombre de convergences peuvent être dégagées du grand nombre d’articles rassemblés dans cet ouvrage. En premier lieu, l’insis-

tance sur la difficulté à faire exister un champ littéraire autonome au Cameroun. Pierre Fandio insiste sur le caractère extraverti de la littérature camerounaise depuis l'époque coloniale et sa grande difficulté à trouver une diffusion intérieure. Ambroise Kom fait le même constat d'extraversion de cette littérature au point de remettre en question la validité même de la notion de littérature camerounaise. Des constats similaires sont faits dans les articles plus spécifiques : c'est du point de vue de ces question institutionnelles que Hubert Nono Ndjana voit une crise de la dramaturgie camerounaise ; Jean-Claude Awono présente l'apparent déclin de la poésie camerounaise à partir des années 80 comme un effet de champ et rend compte de la vitalité d'une "poésie entièrement inédite et paradoxalement bien connue du plus grand nombre".

Le pessimisme apparent sur l'évolution de la littérature camerounaise, notamment concernant la difficulté d'accéder à la reconnaissance, est contrebalancé par l'incontestable vitalité de la création dont la majorité des articles témoignent. Les articles sur la littérature et les femmes (Rabatou Njoya, Joseph Ndinda) ou sur la littérature enfantine (Auguste Owono-Kouma) insistent sur le nécessaire rôle politique et social de la littérature dans une société qui se perçoit en mouvement. Deux articles (Ghonda Nounga, Jacques Raymond Fofié) regrettent le refus du théâtre d'aborder clairement l'histoire difficile de l'indépendance camerounaise, et manifestent l'attente politique très forte qui entoure cette littérature. La partition de la littérature camerounaise en secteurs francophone et anglophone est sensible dans la structure même de l'ouvrage puisque aucun article ne tente une synthèse. Le constat de Moïse Ateba Ngoa sur la pauvreté de la traduction au Cameroun est à cet égard révélateur. Autre point de convergence entre les articles : le rapport à la langue française, abordé du point de vue de la technique d'écriture comme s'y emploient Louis Martin Ouguene Essono ou George Echu (sur la présence de la langue française dans la littérature anglophone).

Insistons pour conclure sur la grande utilité de ce type d'ouvrage qui permet d'entrer dans les débats, le plus souvent très vifs, qui animent les littératures nationales sur lesquelles la soi-disant mondialisation littéraire fait le plus souvent silence. On ne trouvera pas de synthèse commode et directement utilisable sur la littérature camerounaise dans ce livre, mais un foyer d'interrogations ouvertes à partir d'un corpus d'œuvres en mouvement, en connexion directe avec des préoccupations sociales et politiques, et avec lesquels les critiques entrent en dialogue. L'intention de faire le bilan concernant un patrimoine littéraire en cours de constitution cède le pas à ce que Marcelin Vounda Etoa appelle dans son introduction une "halte réflexive", à propos d'une littérature de plus en plus livrée à elle-même et dont les orientations à venir sont aussi imprévisibles que les voies de la création, mais dont les liens avec le corps social semblent plus forts que jamais.